

Aïkido

Julia Pawlowicz

Number 134, September 2012

Les arts martiaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pawlowicz, J. (2012). Aïkido. *Moebius*, (134), 53–58.

JULIA PAWLOWICZ

Aikido

Tu t'étais inscrit à des cours d'aïkido et, cachée par la boîte aux lettres grise de l'autre côté de la rue Sherbrooke, je te regardais faire des culbutes en *pyjama*, comme j'appelais ton kimono. C'était l'hiver, il faisait noir depuis quatre heures de l'après-midi, et ce qui me sauvait des accusations de voyeurisme-sur-chum c'était certainement la puissante brise du fleuve qui charriait du moins trente degrés Celsius, faisant plisser les yeux et accélérer le pas aux rares passants. J'étais planquée là sans arriver à détacher mon regard de toi, de ton groupe, et de vos ridicules *pyjamas*. Je ne sais pas comment décrire cette scène: dehors, les lampadaires illuminaient de gros bancs de neige sale et vous, vous étiez à la limite de l'indécence, pieds nus dans ce que je nommais pour moi-même une *vitrine*, incapable de convenir que c'était un dojo avant tout, avec une profondeur, des murs latéraux, de l'espace. Non, je vous voyais, à cause de l'éclairage au néon qui vous pleuvait dessus et de l'absence de rideaux dans la fenêtre, comme des adultes ridicules s'amusant à jouer dans une *vitrine*. En aplat, comme sur un tableau en deux dimensions. Je te tiens, tu me tiens, peut-être pas de barbichette, mais sur le rythme d'une comptine, et de un, et de deux, la petite vache a-t-elle mal aux pattes de se faire projeter en l'air? Vous vous saisissiez l'un l'autre par le pied ou par la taille, maladroits, pas Asiatiques pour deux yens, Québécois blancs comme justement la neige (et comme vos *pyjamas*), sautillant; vous empoignant parfois par la taille, chutant sur des tapis bleus étendus au sol qui vous empêchaient de vous faire mal et cependant un peu mous, vous privant d'un appui stable, vraiment solide pour le pied. Vos

chevilles vacillaient un peu. Vous dansiez, presque. Vous étiez pantins, marionnettes, vous offriez à ces quelque deux, trois passants anonymes, cheminant rapidement dans la rue, un spectacle amusant. Je ne pouvais détacher mes yeux de tout cela ; j'avais pourtant un peu froid, ma cigarette était éteinte depuis longtemps et mes mitaines aux doigts coupés laissaient passer trop d'air ; mes joues étaient glacées et comme je ne bougeais presque pas, je commençais à figer en glaçon. J'étais obnubilée par le ridicule de la situation, oui, je le confesse. Mais il y avait autre chose. Tu m'avais dit : « Ce soir, je vais écrire un peu. » Et les arabesques compliquées que traçaient tes membres dans l'air du local ou sur les tapis au sol me semblaient trop éphémères pour réellement correspondre à ce que tu avais dit. Tu n'avais pas inventé de métaphore : une fois de plus, tu m'avais menti.

Quand j'ai fini par me décider à bouger, à rentrer par les petites rues qui, par mille détours me conduiraient finalement à ma porte (je déteste les grands boulevards), un moment de notre passé récent m'est revenu en flash, coin Marie-Anne et Fullum, près du parc. Il y avait quelques semaines de cela, tu m'avais montré des photos dans une pile en désordre, des images qui résumaient les quatre dernières années de ta vie, consacrées à ce que tu appelais « tes études » et qui étaient, surtout, quelques voyages effectués grâce à tes bonnes notes sur le bras de l'université, du gouvernement, et même de maman. Un séjour en Estonie, un trek en Russie sur les berges du lac Baïkal, et puis quelques épisodes aux îles de la Madeleine où tu t'étais réfugié pour rédiger une partie de ta thèse. Ton intérêt pour le Nord, les peuples du froid, l'alphabet cyrillique et les intonations profondes du russe quand la voix est tannée par l'alcool, par la rudesse de la vie, par les sédiments des injustices de l'Histoire aussi te séduisaient, et je savais que tu trouvais dans les traits de mon visage carré, dans le blond de mes cheveux et dans mon nom de famille imprononçable – Pawlowicz, essayez pour voir – un rappel de ces passions qui avaient défini, au fil des ans, ton identité et tes intérêts professionnels. Peut-être que ta passion pour moi s'était éveillée sur ces bases, qu'elle germait comme un potentiel en toi avant même notre

rencontre, comme une possibilité, une *facilité* même à tomber amoureux de la première Slave venue, fut-elle assez québécoise pour pousser un *tabarnac* spontané quand elle se cognait l'orteil sur le coin d'un meuble mal placé (se sentir la victime du monde était aussi une partie de mon caractère slave peut-être: je ne m'enfargeais pas dans les meubles: les meubles étaient mal placés, sournoisement). Enfin, toujours est-il que j'en étais à me souvenir de cette soirée où, encore dans nos premiers instants, nous étions assis l'un près de l'autre sur un divan confortable et profond, et où tu me montrais tes photos. Je tentais d'avoir l'air intéressée par tout ce que tu avais mal cadré, d'admirer les montagnes majestueuses à l'arrière-plan quand le gazon devant couvrait la moitié de la surface glacée, et de ne pas me rendre compte que tu gardais le paquet dans ta main, et que, pendant que je faisais semblant de remarquer les détails des décorations murales de tes ex-appartements, tu plaçais, comme si de rien n'était, certaines images sous la pile, sans me les montrer, comme si tu avais oublié, à cause de tes études trop près des arts et des lettres, ce qu'on aurait dû t'apprendre en biologie, secondaire trois: j'ai, comme tout le monde, une vision panoramique. Bref, une fois que tu t'es levé pour aller dans la cuisine chercher un thé que je te réclamais, transie de froid dans ton six et demi mal isolé, mal chauffé, au fond duquel nous débusquait toujours le vicieux froid d'hiver, j'ai tendu la main vers le paquet et, sans aucun scrupule, j'ai regardé les photos cachées. La première présentait une jeune fille ébouriffée, sur arrière-plan de draps à peu près blancs, sortie de je ne sais quel sommeil, ou émergeant tout juste d'un orgasme (peut-être feint) que tu lui avais (peut-être) donné; une autre, à la gare, les yeux un peu larmoyants peut-être – mais qu'en savais-je, quand son visage n'occupait pas plus d'un centimètre carré de la photo, prise visiblement dans un sursaut documentaire et peut-être passionnel de la fenêtre d'un train. J'étais un peu amusée, mais surtout choquée par ton comportement – tu me cachais donc des choses, mais pourquoi –, quelle prétention de penser que des images datant d'un autre millénaire (on venait de franchir il y avait deux ans l'an 2000) pourraient m'affecter, ébranler peut-être ma confiance en moi? Il est vrai que

la petite sauvage aux cheveux en désordre avait des yeux en amande absolument magnifiques... Mon esprit s'était mis à vagabonder. Tu savais peut-être qu'il n'y avait jamais eu dans ma vie d'adversaire pire que moi-même. Je savais me peindre, à partir de si peu, des tableaux terrifiants d'infidélité, d'orgies, d'humiliations. Tu savais me désarmer, même sans faire exprès.

J'ai continué ma marche au parc, contourné la fontaine, et, poursuivie par ce souvenir d'un passé relativement récent, en tournant la clé dans la serrure de mon appartement, je sentais que j'avais besoin d'être seule, et de réfléchir à nous deux. Ça prendrait toute la soirée, peut-être la nuit; en tout cas comme je l'avais pressenti, je n'ai pas, ce soir-là, répondu au téléphone, au grand dam de ma colocataire qui détestait qu'on laisse sonner, et qui révisait dans le but de les apprendre par cœur les noms compliqués des nombreux et minuscules os du pied pour un examen de biologie, trop tôt le lendemain matin. Je m'étais enfermée dans ma chambre avec le chat. Je refusais l'affection de l'un, la tienne en l'occurrence (je te jure que ce petit *pyjama* qui te donnait des airs d'enfant avait affecté mon désir pour ta bite) et j'acceptais avec plaisir l'affection de l'autre. Comme un petit disque dur, le chat ronronnait et je tentais de créer avec lui une sorte d'osmose – le ronron, le disque dur, le souvenir, et ce curieux lien entre toi, me cachant les photos de tes anciennes maîtresses et moi, dégoûtée et échaudée par ton cours d'aïkido. Après quelques minutes de ce jeu où le chat, fatigué peut-être de ma distraction, a tenté d'attaquer ma main pourvoyeuse, j'ai décidé de *googler* la chose – soyons de notre époque. Je me suis souvenue de ce que tu m'avais expliqué mais que j'avais seulement écouté d'une oreille distraite. L'aïkido est un art martial japonais, strictement défensif: il s'agit, par une série de comportements qu'on apprend à adopter et par une discipline mentale pacifique, d'apprendre à contrer une attaque en se servant non pas de sa propre force, mais de celle de son adversaire. Intéressant, me suis-je dit. L'épisode des photos pouvait bien m'être revenu à l'esprit. Il était le premier d'une série de nos combats, qui se poursuivaient depuis des semaines, menaçant tout: notre vaisselle, les murs de nos appartements, les draps de

nos lits et notre couple, bien entendu. Tu mentais systématiquement. Tu me cachais des images. Tu me racontais sans être fidèle à ta première version une anecdote que j'avais déjà entendue quand tu croyais que je ne m'en souviendrais pas. Jamais rien d'important mais toujours quelque chose. Tu n'étais pas honnête, et tu n'étais pas attentif à tout cela; souvent, je te démasquais sans peine. Et quand je te faisais des reproches, quand je t'attaquais, tu ramassais mes mots, tu collais mes phrases, et tu me projetais par terre en me les renvoyant. Je voulais avoir le dessus et j'avais le dessous; tu avais très bien appris tes leçons d'autodéfense. Le monde était encore contre moi – même l'univers des paroles. Il fallait bien, pourtant, que je me défasse de cette manière de voir les choses. C'est ce que je me suis dit au moment de m'endormir.

Je t'ai revu le lendemain, après la mauvaise nuit que j'avais anticipée. Le chat était excité, il courait de long en large dans le couloir de l'appartement comme ces animaux qui deviennent fous à l'aube d'une catastrophe. Pour peu, il se serait écrasé le museau sur la porte-patio, tellement son instinct lui disait de fuir. Le matin, j'avais vu que tu avais téléphoné trois fois. Tu avais laissé un message normal, un message plaintif, et finalement un message de colère sur mon répondeur dont les lumières clignotantes qui faisaient d'habitude palpiter mon cœur m'agaçaient tout à coup. Je t'ai rappelé, t'ai laissé entrer chez moi, t'ai laissé prendre tes aises – tu choisissais tes armes de combat, un regard par en dessous, qui d'habitude me faisait craquer, une caresse – et moi, je tentais de me protéger avec une tasse de thé brûlant que je prétendais vouloir boire, et qui ruinait mes papilles gustatives. Et merde. Nous attendions la suite des choses dans un drôle de silence. Et tu as fini par attaquer. Tu as pris ma tasse, tu l'as déposée sur la commode, tes mains ont glissé sur ma taille, ont remonté vers mes seins, il ne me restait plus d'arme que mon corps, pour me défendre contre ton emprise. J'ai esquivé ton baiser sur mes lèvres, tourné la tête. J'ai profité de la force de tes bras pour me redresser sur toi, j'ai fait onduler mon bassin à chacun de tes coups, je me suis agrippée juste un peu trop fort à tes épaules. Je laissais mon corps suivre ton rythme, sans avoir l'air

de me débattre. Pourtant. J'avais dans la tête une scène de *Kill Bill*, avec moi en costume de spandex, un gros sabre dans la main, en train de te charcuter sans pitié. J'ai accepté que tu saisisses mes poignets, j'ai à peine frémi sous ton étranglement, et j'ai bien compris dans ton cri que la fin de l'étreinte était imminente – j'avais, en acceptant chacune de tes caresses, en t'encourageant et en t'obligeant à pratiquer avec moi des prises compliquées, des poses plus exigeantes, plus athlétiques que pornographiques, expurgé de ton corps la moindre parcelle d'énergie qui voulait y demeurer. Tu étais avachi maintenant entre les draps. Tu respirais fort, tes aisselles étaient moites. Une chaussette pendait mollement à ton pied, tes lunettes étaient loin, égarées. Tu n'avais plus d'armes, tu étais épuisé. C'était le moment que j'avais choisi pour te balancer mon *kiaï*. Le cri ultime. Celui qui tue. Celui qui libère.

— Ce n'est pas toi. C'est moi.

Tu n'avais pas vu venir. Tu n'étais pas concentré. Tu avais négligemment éparpillé tes armes un peu partout dans la pièce et ta vision était brouillée. Et puis comment me renvoyer la balle, quand je m'accusais moi-même pour l'échec de nous deux? J'avais dompté ma peur de te laisser. J'avais décidé de combattre le monde, de te combattre, toi. J'avais profité de ton corps, j'avais encouragé tes attaques, j'avais pris patience pour finalement te balancer un cliché immonde, contre lequel même toute la poésie du monde ne pouvait rien. Ton savoir ancestral, issu des arts martiaux, te conseillait de te retirer avec ce qui pouvait te rester de dignité. Cet après-midi-là, je t'ai observé t'éloigner dans la *slush* en caressant le chat, enfin calmé de sa nuit de tourmente, et la dernière pensée que j'ai eue à ton sujet était pour cette chaussette vite enfilée qui serait, à ton arrivée à la maison, probablement détrempée.